À la recherche des supporters entre Nîmes et Marseille (années 1930)

Marion Fontaine, Ludovic Lestrelin

▶ **To cite this version:**

Marion Fontaine, Ludovic Lestrelin. À la recherche des supporters entre Nîmes et Marseille (années 1930). Philippe Tétart. Côté tribunes. Les supporters en France de la Belle Époque aux années 1930, Presses universitaires de Rennes, pp.211-233, 2019, (Histoire), 978-2-7535-7755-8. hal-02161958

HAL Id: hal-02161958

https://normandie-univ.hal.science/hal-02161958

Submitted on 21 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fontaine M., Lestrelin L., 2019, « À la recherche des supporters entre Nîmes et Marseille (années 1930) », *in* Tétart P. (dir.), *Côté tribunes. Les supporters en France de la Belle Époque aux années 1930*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 211-233.

À la recherche des supporters entre Nîmes et Marseille (années 1930)

Marion Fontaine et Ludovic Lestrelin

Le supporter méridional – en particulier le supporter de l'Olympique de Marseille – apparaît aujourd'hui comme l'une des figures les plus visibles, comme une espèce de canon du supporterisme contemporain, caractérisé par l'enthousiasme, l'engagement passionnel dans le soutien au club, par des pratiques très démonstratives dans le stade (*tifos*), qui rejaillissent ensuite dans la ville, par la création enfin de formes de sociabilités très intenses, adossées aux différentes associations de supporters[1].

Durant l'entre-deux-guerres pourtant, une situation passablement différente prévaut. Après une émergence assez lente au début du XX^e^ siècle[2], un certain nombre de clubs de football du Sud-Est, à l'instar de Nîmes, Sète et de l'Olympique de Marseille font partie des formations reconnues pour leur importance à l'échelle nationale, le phénomène se confirmant avec la naissance du championnat professionnel en 1932. Sur les vingt clubs engagés dans la nouvelle compétition, neuf sont des équipes du Midi[3]. Si le rattrapage s'est donc effectué du point de vue sportif, il subsiste en revanche un retard assez net pour ce qui concerne l'organisation des supporters. Comme le montrent Philippe Tétart et Stéphane Mourlane[4], c'est d'abord le Nord de la Seine et notamment les

[1] Bromberger C., Hayot A., Mariottini J.-M, *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, éditions de la MSH, 1995. Lestrelin L., *L'autre public des matchs de football. Sociologie des supporters à distance de l'Olympique de Marseille*, Paris, éditions de l'EHESS, 2010. Lestrelin L., « "Depé". Un supporter icône de l'Olympique de Marseille », *Ethnologie française*, vol. XLVI, 3, 2016, p. 483-494.

[2] Wahl A., *Les Archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, Paris, Gallimard-Julliard, 1989.

[3] Nice, Nîmes, Sète, Marseille, Hyères, Cannes, Alès, Montpellier et Antibes.

[4] Cf. *infra*, Tétart P. et Mourlane S., « Clubs de supporters : le temps des pionniers et des premiers débats (1912-1939) ».

départements du Nord et du Pas-de-Calais qui constituent les territoires d'élection des premières associations de supporters. Ces dernières sont beaucoup plus rares et dispersées dans les terres méridionales. Dispersion ne veut pas dire pour autant inexistence et il y a bel et bien des clubs de supporters dans certaines villes du pourtour méditerranéen ou, au moins, des velléités d'en créer.

C'est ce phénomène encore diffus, ces sociétés précaires que l'on explorera ici, en s'intéressant à deux situations différentes. D'un côté celle de Nîmes, où il existe un groupe de supporters créé en 1932, relativement actif puisqu'il parvient pendant quelques mois, en 1934, à éditer son propre bulletin, *Sporting Supporter*[5], mais lié à un club qui décline très vite dans le championnat professionnel et finit par disparaître en 1937. De l'autre, celle de Marseille qui présente des traits presqu'inverses. Bien que l'Olympique de Marseille (OM) n'a pas encore la place qui est la sienne aujourd'hui, il se consolide déjà comme club professionnel et se forge peu à peu une réputation et un palmarès (Coupe de France en 1935 et 1938, Championnat de France en 1937), après avoir connu ses premiers succès d'ampleur nationale dans les années 1920 (Coupe de France en 1924, 1926 et 1927, Championnat de France amateurs en 1929)[6]. Or, si les supporters marseillais existent dès cette période et sont mentionnés par les commentateurs, leur organisation formelle semble peu assurée ; du moins n'en trouve-t-on que des indices épars.

En s'appuyant sur des sources de presse et quelques autres rares traces archivistiques[7], on s'efforcera donc d'examiner ce que recouvrent exactement ces deux cas de figure et, ce faisant, de cerner – en évitant l'anachronisme – la réalité du phénomène supporteriste des années 1930 dans ce territoire compris entre

[5] *Sporting Supporter. Organe mensuel de l'Association des supporters du Sporting Club de Nîmes.* Il s'agit d'un journal de huit pages, distribué gratuitement aux supporters. Il paraît au moins durant toute l'année 1934 (numéros conservés à la BNF). Nous remercions Philippe Tétart de nous avoir indiqué cette source.

[6] Echinard P., « Olympique de Marseille. Histoire d'une légende », *Revue Marseille*, 251, 2016, p. 42-51. Legal G., « L'Olympique de Marseille », *Revue Marseille*, 21, 1953, p. 35-40. Meunier R., « Naissance du football à Marseille. Rôle de l'Olympique de Marseille », *Travaux & Recherches en EPS*, 8, 1985, p. 46-56.

[7] Pour le cas marseillais, deux sources ont été utilisées. D'abord, les bulletins officiels du club *Allez ! l'O.M.…*, archivés à la BNF (cote JO-72074). Toutefois, les numéros disponibles couvrent une partie seulement des années 1920, du n°50 (16 décembre 1921) au n°190 (8 novembre 1924) puis du n°355 (13 mars 1928) au n°362 (28 avril 1928). Ensuite, le travail minutieux réalisé par un historien amateur de l'OM et compilé dans une série d'ouvrages parus à compte d'auteur, en particulier le premier tome pour la période qui nous intéresse ici : Castagno G., *Marseille, un club de légende. Histoire encyclopédique, tome 1, 1900-1939*, 2012, 700 p.

Marseille et Nîmes. On tentera en particulier d'exposer la dynamique de structuration du supporterisme et ses formes différenciées, avant de se pencher sur les caractéristiques et les pratiques de ces supporters, en cherchant à savoir si elles comportent, ou non, des singularités par rapport à ce que l'on peut observer ailleurs à l'échelle nationale.

1. Supporters organisés, ou pas

À la fin des années 1920, la création de clubs de supporters est très largement une affaire septentrionale, de sorte que l'organisation de ces collectifs est très variable selon les endroits. Ancien joueur, dirigeant du FC Sète et journaliste, Emmanuel Gambardella résume la situation.

> Il y a des supporters inconscients et inorganisés ; il y en a qui sont conscients et organisés, et qui se sont groupés en chorales – dont certaines mixtes – en fanfares, en sociétés actives et prospères, avec journal, hymne, fanion, papier à lettres et tous autres signes extérieurs de la richesse. Je connais telle ville de France où, pendant les rencontres particulièrement importantes, les supporters se groupent derrière la cage du portier adverse : une attaque se produit-elle devant ses bois… ils tentent de l'intimider par leurs clameurs appuyées de bruits de crécelles et de sifflets[8].

Pour autant, l'annonce du lancement d'une fédération française des clubs de supporters en 1929 laisse encore apparaître à cette période l'incongruité de tels projets aux yeux de certains commentateurs :

> Ça, laissez-moi rire ! […] Ça, c'est plus fort encore que la Fédération française de baseball ou la Fédération française des joueurs de bilboquet ! […] Non mais… vous rendez-vous bien compte ? Une Fédération française de clubs de supporters ! […] Cela nous rappelle les débuts du sport. Seulement, à cette époque-là, les clubs étaient composés d'athlètes et de non de braves types rondouillards, barbus et exubérants qui en fait de sport ne pratiquent guère que… l'export cassis[9] !

En matière de structuration du supporterisme, le professionnalisme, dont on a souvent avancé qu'il était une régularisation de situation pour ce qui concerne les joueurs, apparaît plutôt, du côté des tribunes, comme un point de bascule.

[8] *L'Intran*, 5 juin 1928.
[9] *Paris-Soir*, 21 octobre 1929.

Le « tournant » du professionnalisme

Il est certes possible de relever des formes d'organisation du soutien autour des équipes du Midi de la France bien avant 1932. Dès 1921, à Marseille, il existe ainsi un hymne dont les paroles sont diffusées dans le bulletin officiel du club, mis en vente à chaque match au prix de 30 centimes, suggérant aux spectateurs de former une chorale à une époque où les rencontres réunissent jusqu'à 4 000 personnes[10]. Le terme de « chorale » est encore employé par un journaliste pour désigner l'ambiance créée par les chants et les encouragements des 500 supporters marseillais présents à Sète pour assister au quart de finale de la Coupe de France qui oppose l'OM au Stade Français, en février 1924. « Les supporters marseillais surent bien se faire entendre », écrit-il, alors que ces derniers avaient pu se rendre au match par un train spécialement réservé, au prix de 22,90 francs pour un aller-retour en troisième classe ou de 35,90 francs pour un voyage en deuxième classe, place de stade non comprise[11].

La diminution du coût des déplacements forme déjà un motif important de l'action collective. Une solution imaginée en ce sens, relatée par Emmanuel Gambardella, en offre une illustration.

> Je connais telle autre ville – du Midi, celle-là – dont le team parvient plusieurs fois à la finale de la Coupe de France ; durant le mois qui précédait, les supporters, ne pouvant pas tous effecteur le coûteux voyage vers la capitale, frappèrent d'une taxe librement consentie toutes les consommations qu'ils ingurgitaient au café… Oncques il ne fut tant consommé. Le montant de la taxe servit à envoyer à Paname un délégué par café[12].

Cependant, l'instauration du professionnalisme vient manifestement bouleverser les choses. Dans le Gard, la fondation officielle de l'Association des Supporters du Sporting Club de Nîmes (ASSCN) coïncide de façon évidente avec ce passage. Dans les Bouches-du-Rhône, c'est aussi autour de 1932 que l'on trouve les premières mentions d'une société de supporters de l'OM. Un article de *Paris-Soir* relate ainsi le huitième de finale de Coupe de France joué à Marseille entre l'OGC Nice et Amiens en février : « de nombreux Niçois ont accompagné

[10] *Allez ! l'OM…*, n°50, 16 décembre 1921.
[11] *Paris-Soir*, 28 février 1924.
[12] *L'Intran*, 5 juin 1928. On ne sait pas si Emmanuel Gambardella désigne ici l'OM, trois fois vainqueur de l'épreuve ou le FC Sète, deux fois finaliste.

l'équipe et ce matin, le club des supporters niçois a remis au club des supporters marseillais un fanion. Cela devrait assurer aux azuréens le concours des voix marseillaises[13]». Officiellement lancé quelques mois après, le professionnalisme est sans doute moins une rupture que l'accélérateur d'un phénomène qui se diffuse progressivement dans le Sud, ce que tend à indiquer un autre article de presse de 1931, qui révèle dans le même temps l'inexistence à Marseille d'une telle organisation jusqu'alors :

> Nous n'attendrons pas longtemps avant qu'un club de supporters soit fondé à l'Olympique de Marseille. La chose devient de jour en jour plus sûre. Si sûre que les membres de la commission de propagande des champions du Sud-Est ont décidé de prendre contact avec, comment dirons-nous, les "leaders" des populaires du stade de l'Huveaune[14].

Sans doute la professionnalisation du championnat s'accompagne-t-elle au sein des clubs, d'une plus grande valorisation, dans les discours au moins, parfois dans les faits, de la rigueur et de l'organisation. Disposer d'un collectif officiel de supporters constituerait aux yeux des dirigeants le signe d'un tel effort, lancé tout autant aux observateurs extérieurs qu'aux équipes adverses et peut-être même à leurs propres *troupes* pour mieux les mobiliser. Les indices d'une telle démarche de structuration du soutien à Marseille sont extrêmement rares. Hormis quelques coupures de presse évoquant l'existence d'un club de supporters, on ne sait quasiment rien de la réalité de cette association.

À Nîmes en revanche, l'organisation n'existe pas que sur le papier. Les supporters publient un journal mensuel de plusieurs pages au sein duquel ils relatent leurs activités. Outre ce travail de publicisation qui sert probablement à attirer de nouvelles recrues, l'ASSCN se dote d'un siège, le café de France, et d'un conseil d'administration qui enregistre quelques mouvements et même un changement de président à l'automne 1934, autant de signaux indiquant les fluctuations et l'instabilité de l'entreprise. Sur ce point, les cas nîmois et marseillais sont finalement assez proches, en dépit de destins sportifs opposés. L'association nîmoise disparaît en 1937, accompagnant le club dans sa chute (il

[13] *Paris-Soir*, 3 février 1932.

[14] *L'Intran*, 3 décembre 1931. L'Huveaune désigne le fleuve qui longe l'enceinte. Le stade est officiellement baptisé Fernand Bouisson le 15 avril 1928, du nom d'un des membres fondateurs de l'OM, maire d'Aubagne en 1906, député des Bouches-du-Rhône en 1909, président de la Chambre des députés entre 1927 et 1936. Mais la dénomination première demeure largement en usage.

abandonne le statut professionnel). En juin de la même année, *Marseille-Matin* laisse entendre le succès très relatif d'un supporterisme organisé à Marseille, alors même que le professionnalisme est une réussite sur le plan sportif puisque l'OM se stabilise au plus haut niveau et est champion de France cette saison-là.

> Il y a bien effectivement une poignée – pas plus – de supporters farouches qui paient de leur personne et de leur bourse mais dont le dévouement et la conviction sont vains parce que leur voix retentit dans un désert où elle n'a pas d'écho […] Regrettons-le sincèrement, en souhaitant que la saison prochaine on retrouve – à un emplacement spécial, s'il le faut, pour éviter les voisinages jugés désagréables – une masse compacte de supporters avertis, fidèles, impartiaux qui contribueront au succès de l'équipe sans que celle-ci et le club ne leur doivent autre chose que de nouvelles et toujours plus brillantes satisfactions[15].

Ainsi posé, le constat atteste également le changement significatif d'horizon d'attente en matière d'animation du stade.

Qui sont les supporters ?

Qui rejoint les rangs de ces sociétés nouvelles ? On le sait, il s'agit là en général d'une question complexe, tant les données sont lacunaires et tant les situations diffèrent selon les caractéristiques locales, la taille des villes, leur structure socio-professionnelle ou encore les modes de gestion des clubs. Pour le cas de l'ASSCN, des indices laissent entendre que l'association comprend un certain nombre d'acteurs « établis », si l'on reprend le terme du sociologue Norbert Elias[16]. Fonctionnaires, postiers, commerçants, ce sont des individus bien implantés à Nîmes, respectables, soucieux, à travers leur soutien au club de football, de préserver une certaine forme d'identité locale et, dans le même temps, d'affirmer leur modernité. L'édition d'un bulletin mensuel, bien rédigé et organisé, atteste que l'association possède quelques moyens (on ignore si elle bénéficie ou non d'un soutien du club pour ce faire). Certains membres au moins disposent d'une voiture personnelle et ont à la fois le temps et l'argent nécessaire pour se lancer dans des déplacements un peu lointains, jusqu'à Paris, Roubaix, l'Italie, déplacements qu'ils envisagent comme autant d'exploits. Il ne s'agit là bien sûr que d'indices très épars, mais ils peuvent laisser penser que l'opposition

[15] *Marseille-Matin*, 26 juin 1937.
[16] Elias N., Scotson J.-L., *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1996.

établie au même moment par Emmanuel Gambardella entre le jeu « léché » – mais inefficace – des « artistes » nîmois et le jeu plus frustre des « ouvriers » marseillais[17] renvoie à une distinction sociale qui se retrouve du côté des publics et des supporters et qui pourrait expliquer le degré différent d'organisation entre les supporters des deux clubs. Ce ne serait d'ailleurs pas là une spécificité méridionale. Cette prédominance des « établis » se retrouve à la même époque pour le cas du Supporter Club Lensois, qui évolue pourtant dans un cadre différent (le bassin minier du Nord-Pas-de-Calais), même si Lens et Nîmes sont des villes en fait de taille assez comparable[18].

Cette vocation qu'aurait l'ASSCN à matérialiser une logique de distinction, au moins relative, et à rassembler une partie des petites élites locales, pourrait expliquer une autre de ses caractéristiques : une certaine visibilité des femmes dans ses rangs. Sans doute cette dernière est-elle due, avant tout, à leur statut d'épouses ou de fiancées accompagnant leurs conjoints lors des assemblées ou en déplacement. Mais le *Sporting Supporter* ouvre aussi ses colonnes à une anonyme « Supportrice » qui, dans les quelques billets qu'elle donne, entremêle affirmation de sa passion sportive et… développements plus généraux sur la nécessaire indépendance des femmes, contre les idées préconçues qui règnent chez certains jeunes hommes, fonctionnaires promis à un bel avenir. « La femme, s'insurge-t-elle, doit rester à la maison, tandis que lui, vous le voyez avec une mine réjouie assister à une belle partie de football[19]».

Gardant à l'esprit que l'autonomie du supporterisme vis-à-vis des directions des clubs est alors très réduite, sans comparaison aucune par exemple à celle qui prévaut depuis l'avènement des groupes dits ultras dans les années 1980, l'existence, aussi courte soit-elle, d'une organisation de supporters dans les années 1930 doit ainsi beaucoup à la structuration des réseaux de sociabilité autour du cercle des dirigeants. Ces groupes trouvent leur source dans des liens d'interconnaissance. Ils sont le prolongement de relations éprouvées dans d'autres contextes, professionnels notamment[20]. Leur bonne marche suppose de

[17] Cité par Wahl A., *op. cit.*, 1989, p. 204.
[18] Fontaine M., *Le Racing Club de Lens et les gueules noires. Essai d'histoire sociale*, Paris, Les Indes Savantes, 2010, p. 87-89. On en retrouve également le signe chez les supporters du Stade Rennais. Cf. le chapitre que leur consacre Philippe Tétart en ces pages.
[19] « Ce que supportrice pense », *Sporting Supporter*, mai 1934.
[20] Chovaux O., « L'émergence du spectacle sportif au Nord de la France : vitalité du football-association et origines du supportérisme dans les années vingt », dans O. Chovaux et C. Coutel (dir.), *Éthique et spectacle sportif*, Arras, Artois Presses Université, 2003, p. 39-64.

plus un seuil suffisant de membres actifs disposant de ressources, qui peuvent se rencontrer et interagir régulièrement. Si on se place sous ce jour, peut-être n'est-ce pas un hasard si un collectif plus dynamique semble prendre assez rapidement à Nîmes plutôt qu'à Marseille, où la situation est assez comparable à celle de Paris. Alors que la capitale concentre plusieurs équipes de premier plan, Julien Sorez rappelle que « le seul club qui parvient à fonder une association de supporters clairement identifiable est le RC Paris, après son entrée dans le championnat professionnel[21] ». Dans ce cas, c'est bien le volontarisme des dirigeants qui apparaît déterminant et c'est là un autre élément fondamental à prendre en considération.

À ce propos, la manière dont l'hebdomadaire *L'Intran* évoque la situation du supporterisme organisé à Marseille est assez révélatrice. On y suggère que l'impulsion première revient aux « membres de la commission de propagande » du club, décidés à prendre contact avec les « leaders » des tribunes populaires[22]. Outre que la structuration du soutien au stade semble ainsi échoir entre les mains de l'équipe dirigeante, cet extrait laisse aussi supposer que le cercle des premiers (les membres de la commission de la propagande) ne recoupe pas directement à cette époque celui des seconds (les « leaders » des tribunes populaires) – il leur faut prendre contact – là où les liens de proximité entre dirigeants et suiveurs assidus du club étaient sans doute plus évidents dans la décennie précédente. Est-ce à dire que les réseaux d'interconnaissance se trouvent alors plus dilués ? Un tel état de fait pourrait être l'une des conséquences du succès croissant du spectacle du football à Marseille, le stade accueillant un public de plus en plus nombreux et sociologiquement diversifié.

Après une période de concurrence sportive (le Stade Helvétique est dans les années 1910 le club dominant à Marseille), l'OM s'impose en effet dans le paysage du football local, puis régional dans les années 1920. L'une des clefs de sa réussite sportive nouvelle tient à l'adoption d'une stratégie qui imite celle des plus grands clubs parisiens et du rival sétois : racolage des meilleurs joueurs, recrutement de vedettes étrangères, primes et salaires en sous-main, emplois fictifs, autant de pratiques rendues possibles par les ressources offertes par les

[21] Sorez J., *Le football dans Paris et ses banlieues. Un sport devenu spectacle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 356-357.
[22] *L'Intran*, 3 décembre 1931.

affaires et entreprises des dirigeants et de leurs amis[23]. Parallèlement, une préoccupation constante de la direction olympienne est d'aménager son enceinte sportive. Celle-ci est érigée sur des parcelles appartenant à Paul Le Cesne, président de l'OM entre 1909 et 1921 (puis président d'honneur), situées dans les quartiers sud de la ville, là où se concentre l'essentiel des terrains sportifs et des champs de courses[24]. Sur ce point, il existe de nombreuses traces qui témoignent du souci d'amélioration du confort des spectateurs et du travail de promotion des rencontres dans une perspective d'accroissement des recettes, la presse locale relatant les diverses initiatives. Aussi les années 1920 sont-elles rythmées par de multiples travaux : inauguration d'une tribune centrale en 1921, construction de deux tribunes en ciment en 1922, couverture intégrale de ces dernières en 1929, mais aussi réfection du portail d'entrée, remplacement des barrières, du tableau d'affichage et du système d'arrosage de la pelouse, etc. Ces aménagements sont couplés à une politique de segmentation tarifaire et de fidélisation. Ainsi, c'est bien le modèle d'un spectacle commercial qui est adopté par les dirigeants de l'OM.

L'instauration du championnat professionnel vient entériner ce positionnement et la fièvre de l'aménagement ne retombe pas. En 1932, le terrain est redessiné de façon à dégager de l'espace pour construire une tribune métallique de 120 mètres de long et de 15 mètres de hauteur, avec une jauge de 10 000 places, en remplacement des anciens gradins. L'ouvrage, en voie d'achèvement à l'automne 1933, est ainsi présenté aux lecteurs du *Petit Provençal* :

> Marseille va enfin avoir un beau stade. […] Aucune installation en France en dehors de Paris et Bordeaux ne pourra rivaliser. Il y a la tribune centrale à laquelle sont venues ultérieurement se joindre les tribunes latérales et qui au moment de leur édification paraissaient le fin du fin en la matière. Aujourd'hui, elles font modeste figure en présence de leur majestueuse cadette qui s'élève face à elles et qui est destinée à recevoir le public des populaires[25].

[23] Wahl A., Lanfranchi P., *Les footballeurs professionnels des années trente à nos jours*, Paris, Hachette, 1995, p. 36-38.

[24] Les salles de spectacle sont quant à elles plutôt situées en centre-ville et dans les quartiers nord. Sur cette spécialisation progressive de l'espace urbain marseillais, voir notamment : Échinard P., « L'espace du spectacle à Marseille, deux siècles d'évolution », *Méditerranée*, vol. 73/2-3, 1992 p. 39-46.

[25] *Le Petit Provençal*, 21 novembre 1933.

En 1936, l'entreprise d'amélioration du confort et d'augmentation de la capacité d'accueil du stade se poursuit avec l'installation de nouveaux hauts parleurs (pour diffuser de la musique et des publicités) et la construction de gradins le long du terrain, ce qui équivaut à 1 200 places supplémentaires. L'effort financier est alors estimé à 450 000 francs[26].

Le périmètre d'action des clubs de supporters

Dans le modèle décrit ci-dessus, quel peut bien être le rôle dévolu aux sociétés de supporters ? Les dirigeants des clubs nîmois et marseillais engagés dans le nouveau championnat professionnel attendent de leur association officielle un soutien vocal et moral, alors que la compétition est vue comme très exigeante et difficile. La fondation de l'ASSCN remplit clairement cette fonction. Elle est d'ailleurs mise en avant par les rédacteurs du mensuel *Sporting Supporter* comme un atout supplémentaire pour le club dans la lutte sportive[27]. Dans le cas de l'OM, c'est par un communiqué publié le 10 avril 1934 que l'on peut mesurer ce rôle, même si le terme de supporters ne désigne pas seulement ici le cercle beaucoup plus étroit de ceux qui composent le groupe organisé. Sa rédaction fait suite à la victoire en demi-finale de Coupe de France, obtenue contre Roubaix à Villeurbanne, devant 6 000 spectateurs, dont 1 500 supporters marseillais venus en train spécial :

> Par leur nombre – jamais atteint à ce jour pour un aussi long déplacement – par les encouragements qu'ils n'ont cessé de leur prodiguer, ils ont été d'un appoint moral indiscutable à nos joueurs et, à ce titre, ils ont largement contribué à la victoire. Ils ont bien mérité de Marseille et de l'OM ! Qu'ils soient assurés en échange des sentiments de vive reconnaissance de leur équipe favorite et de ses dirigeants.

Si l'affichage des couleurs en tribunes demeure rare, il semble par ailleurs que les supporters marseillais agitent des petits drapeaux aux couleurs du club lors de certains matchs[28].

Le soutien des supporters est aussi financier. À Nîmes, la direction de l'association est proche des élites économiques et dispose de ressources variées. Au cours de l'année 1934, les membres actifs de l'ASSCN (on ne sait pas

[26] *Marseille Matin*, 30 juillet 1936.
[27] *Sporting Supporter*, janvier 1934.
[28] *Le Petit Méridional*, 1936. Ce détail est fourni par Emmanuel Gambardella, l'auteur de l'article.

précisément de qui il s'agit) entendent se mobiliser pour tenter de soutenir financièrement le club, sans que l'on puisse établir si ce souhait se concrétise ou pas[29]. À Marseille, tout au long des années 1930, la problématique financière est aussi épineuse que récurrente. Lors du lancement du championnat professionnel, les dirigeants de l'OM sont ainsi divisés sur l'opportunité d'inscrire l'équipe première, et les débats internes sont vifs. Alors que le club a des dettes et vient à peine de rembourser d'importantes sommes d'argent, l'hésitation se nourrit tant d'inquiétudes morales que de préoccupations économiques. Très vite cependant, les secondes supplantent les premières. Les recettes aux guichets ne suffisent pas à couvrir les dépenses inhérentes au professionnalisme, auxquelles s'ajoutent les frais occasionnés par les équipes amateurs et les autres sections sportives réunies sous l'égide d'un club historiquement omnisport. À l'issue de la saison 1933-1934, l'OM dispose, certes, de la meilleure recette du championnat pour ses matchs à domicile, avec 702 630 francs, mais il a 21 joueurs sous contrat à entretenir[30]. Le président de l'OM a beau solliciter le concours financier des hommes d'affaires de la ville (on ignore tout du devenir de cette quête)[31], en 1936, cinq dirigeants du club prêtent 100 000 francs pour éponger des pertes. En 1937, *Les Sports de Provence* évoque une situation tendue.

> Ce n'est un secret pour personne que l'Olympique vit sur un important arriéré et que la plupart des dirigeants actuels sont ses propres créanciers, souvent pour des sommes élevées[32].

Pour combler les déficits, il semble que les supporters apportent eux aussi leur contribution, rejoints en certaines occasions par la presse. En 1935, *Le Petit Méridional* en donne un exemple :

> Voici qu'à Marseille un club de supporters de l'Olympique de Marseille, épaulé par un journal régional, vient d'offrir à l'OM, un arrière de classe, pour remplacer Conchy, passé au Racing. Les frais de mutation et d'acquisition de ce footballeur de mérite – il se nomme Sautel, et il est Nord-Africain – ont été soldés par lesdits supporters, qui espèrent ainsi aider les blancs Phocéens à conserver leur titre de vainqueurs de la Coupe de France[33].

[29] Louis Maurin (président de l'ASSCN), « Aux supporters », *Sporting Supporter*, octobre 1934.
[30] Meunier R., *op. cit.*, 1985, p. 55.
[31] Wahl A., o*p. cit.*, 1989, p. 258.
[32] *Les Sports de Provence*, 19 juin 1937.
[33] *Le Petit Méridional*, 26 septembre 1935.

L'article se poursuit de façon intéressante. S'il exprime la nécessité nouvelle de disposer d'un public organisé, le journaliste expose les craintes associées au développement des associations de supporters et à leur possible ingérence dans les affaires du club.

> Il faut, à une équipe de football, des supporters nombreux et ardents : c'est une garantie et un avantage. Mais ce peut être aussi un inconvénient. Car ces groupements de sympathisants, dès qu'ils sont le nombre – c'est-à-dire la force – n'ont rien de plus pressé que de vouloir s'immiscer dans la vie du club. Ils se remuent, donnent des suggestions, lancent des ukases [...]. Plus grave encore ; il est certain de ces groupements qui ont été mis sur pied par des mécontents [...]. Il est en ce moment de grands clubs pour être assez inquiets de ce pouvoir nouveau, né en marge d'eux, et qui cependant exerce sur leurs décisions et sur leurs initiatives un pouvoir de contrôle et de critique assez redoutable.

Cette inquiétude nouée autour du « pouvoir » potentiel des supporters rejoint ce qu'on peut observer à Nîmes. Les animateurs de l'ASSCN sont effectivement soucieux de rappeler que les dirigeants doivent conduire seuls les destinées du club, contre les velléités d'intervention de certains supporters. Deux articles mentionnent ce sujet en 1934, témoignant de l'acuité de la question. En février, *Sporting Supporter* reproduit un article d'Emmanuel Gambardella :

> Le supporter n'est point un dirigeant. Pour des raisons qui lui sont personnelles, il a laissé à d'autres le soin de diriger le club sportif qui lui est cher. Les dirigeants sont aux leviers de commande. Lui, le supporter, il est le collaborateur et l'auxiliaire de ceux qui veillent sur la destinée des sociétés[34].

En octobre, *Sporting Supporter* aborde encore la question. Un de ses rédacteurs se soumet à l'idée de l'autorité du club, soulignant ainsi les bonnes dispositions des supporters nîmois vis-à-vis de la tutelle proprement sportive : « Laissons les dirigeants à leur travail de direction, qu'ils sachent seulement que nous sommes de tout cœur avec eux[35]. »

L'attente de soutien vocal, moral, financier au besoin, va donc de pair avec l'affirmation du respect d'une certaine division du travail et d'une spécialisation

[34] *Sporting Supporter*, février 1934. On trouve un autre article d'Emmanuel Gambardella dans le même numéro, ainsi que dans celui d'octobre. Plus largement, ses articles parus dans la presse nationale sont aussi très souvent repris dans les organes sportifs régionaux.
[35] *Sporting Supporter*, octobre 1934.

des rôles. La chose est palpable dans les discours, mais elle se traduit dans certains actes qui participent de la séparation spatiale des différentes entités formant l'environnement des équipes professionnelles. À Marseille, l'année 1932 coïncide ainsi avec un changement notable. En janvier, le club publie un communiqué annonçant que fouler le terrain après le match ne sera plus admis, contrairement à un usage jusqu'alors répandu :

> Le comité directeur de l'OM a l'honneur d'aviser le fidèle public du stade Fernand Bouisson que, en raison des manifestations déplacées de quelques spectateurs turbulents à l'issue des matches, il ne sera plus toléré de stationnement sur le ground une fois la partie terminée. Le public marseillais, considéré par toutes les grandes équipes qui nous rendent visite comme l'un des plus corrects et des plus compétents qui soit, se doit de ne pas laisser ternir une réputation aussi flatteuse. De tout temps, le public de l'Huveaune a manifesté au cours des matchs sa compétence et son impartialité. Jamais les manifestations n'ont dépassé les limites de la plus stricte correction. Il serait intolérable, pour les milliers de spectateurs qui fréquentent le terrain de l'OM, ainsi que pour les joueurs, les membres et dirigeants de l'Olympique qu'une infime minorité ait la prétention d'imposer la loi[36].

Cette annonce est suivie d'effets. En septembre, pour la première rencontre professionnelle jouée à Marseille (contre le RC Paris), une grille de 2,5 mètres de hauteur est installée afin de faire respecter cette décision. Ce dispositif nouveau marque autant l'établissement d'une frontière de plus en plus stricte entre les footballeurs et ceux qui contemplent leurs performances que l'amorce d'une distanciation progressive entre le public et les acteurs du club, joueurs et dirigeants.

Il n'en reste pas moins qu'il existe des formes de pression et d'influence des supporters sur les dirigeants des clubs, ou des tentatives en ce sens. Cela peut consister à vouloir peser sur la composition des équipes. Ainsi, à Nîmes, *Sporting Supporter* publie un plaidoyer favorable au maintien dans l'équipe première, engagée dans le championnat professionnel, d'un joueur du cru surnommé « Vieux Nîmois », vestige de l'amateurisme[37]. Une autre revendication touche à la question des tarifs. À Marseille, en 1937, un mouvement de contestation s'affirme après que le club a décidé d'augmenter le prix des billets. Si les dirigeants de l'OM relient cette hausse aux efforts financiers réalisés afin

[36] Castagno G., *op. cit.*, 2012, p. 318.
[37] *Sporting Supporter*, septembre 1934.

d'améliorer le confort des spectateurs et aux frais générés par l'équipe professionnelle, ces justifications n'ont pas raison des supporters. Ils protestent par voie pétitionnaire[38]. On ignore toutefois le rôle du club de supporters dans cette initiative, en admettant même qu'il existe encore en 1937.

2. Le supporter : figure à géométrie variable des foules sportives

Au cours des années 1930, la place des supporters dans l'environnement des clubs du Sud-Est est donc en voie de structuration. Mais on ne saurait enfermer le supporter dans une taxinomie étroite. D'hier à aujourd'hui, la figure du supporter a des formes variables : dans l'entre-deux-guerres, extension générale des publics du spectacle du football professionnel aidant, elle renvoie ainsi aux spectateurs, souvent dénommés « supporters » sans que rien ne les rattache, formellement, à une sociabilité se revendiquant du supporterisme. Se pose alors la question du rapport que les clubs organisés de partisans entretiennent avec la masse des spectateurs. À Nîmes, l'appartenance à ce type de collectif agit manifestement comme une marque distinctive. La figure du supporter déborde néanmoins le cadre de ces organisations et la presse y prête une attention grandissante. Les interrogations côtoient des discours emprunts d'une certaine ambivalence, entre valorisation de la ferveur du public et inquiétude vis-à-vis de l'excès et du désordre auxquels l'engagement du public dans les compétitions peut conduire, comme s'il s'agissait de trouver un point d'équilibre, difficile à atteindre, entre la passion et la raison. Ces discours disent toute l'étrangeté des pratiques et comportements qui se déploient dans les stades et autour des équipes de football.

Sociabilités, déplacements et distinction : l'expérience des supporters organisés

Comme nous l'avons montré, les stades du Sud-Est n'échappent pas à la dynamique de popularisation du football et de grossissement des foules sportives

[38] *Rouge-Midi*, 19 février 1937. Les prix d'entrée sont les suivants : 10 francs pour la grande tribune dite « populaires » (érigée en 1933), 12 francs pour les pesages, 16 francs pour les tribunes latérales (les deux tribunes qui encadrent la tribune centrale) et 21 francs pour la tribune centrale. Une catégorie supplémentaire de places est créée au prix de 6 francs pour les espaces situés derrière la main courante, entre le terrain et la grande tribune populaire, ainsi que sur les terre-pleins derrière les buts. Cette segmentation tarifaire constitue un indice de la diversité sociologique des spectateurs qui assistent à cette date aux rencontres de l'OM.

caractéristiques de l'entre-deux-guerres[39]. À Marseille par exemple, le stade de l'Huveaune – qui accueille les matchs de l'OM jusqu'à l'inauguration du stade Vélodrome en 1937 – voit ses affluences augmenter régulièrement[40]. La barre des 10 000 spectateurs est franchie pour la première fois en 1921, lors d'un match international France-Italie. Au début des années 1930, un nouveau pallier est franchi : on compte jusqu'à 15 000 spectateurs, comme lors du match opposant Lille et Bordeaux en février 1936. L'ouverture du stade Vélodrome, au printemps 1937, fait encore franchir un cap ; sa jauge est en effet de 35 000 places, 12 000 d'entre elles étant assises et protégées des intempéries par des tribunes[41]. Les spectateurs s'emparent très vite des possibilités qu'offre la nouvelle enceinte. Fin mai 1938, une rencontre OM-Sochaux attire 29 800 spectateurs ; trois semaines plus tard, la demi-finale Italie-Brésil de la Coupe du monde fait quasiment stade comble avec 33 223 spectateurs.

Au sein de ce nouveau public, les supporters – ceux qui font effectivement partie d'une association, au moins qui se définissent et/ou sont définis comme tels – constituent sans nul doute une minorité. Cependant c'est une minorité qui se veut visible. Cette visibilité va de soi lors des matchs joués à domicile. Elle est plus tangible encore lors des déplacements, où les supporters organisés représentent une bonne part du contingent de « étrangers », des non-locaux dans le stade.

Cette dimension est notable dès les années 1920. En 1922, le bulletin officiel de l'OM relate ainsi le déplacement d'un certain nombre de partisans qui

[39] Voir Sorez J., *op. cit.*, 2013, p. 353-370.

[40] Les affluences à Marseille ont été établies en croisant les sources de presse et le travail mené par Gilles Castagno dans son histoire encyclopédique de l'OM, *op. cit.*, 2012.

[41] La construction d'un grand stade municipal à Marseille est un sujet qui s'étire sur deux décennies. Il émerge d'abord à la fin des années 1910 sous l'impulsion de la presse locale, qui convoque la comparaison avec Lyon, alors en passe de se doter d'un tel équipement. En creux, cela dit l'importance prise par le sport en quelques années puisqu'aux yeux de certains observateurs, un stade d'envergure semble ainsi compter parmi les ambitions de toute grande ville moderne. Débattu lors d'un Conseil municipal de septembre 1919, le projet est finalement abandonné en raison de son coût financier. Le sujet ressurgit à la fin des années 1920, alors que la ville perçoit depuis peu la taxe de séjour et qu'elle dispose ainsi de nouvelles rentrées fiscales. Elle peut par ailleurs compter sur le concours financier du Conseil général des Bouches-du-Rhône. Mais la municipalité engage d'abord d'importants travaux pour aménager un parc des sports, de sorte que le chantier du futur stade vélodrome ne commence qu'en mai 1935 et dure deux années. Le débat sur le club résident n'est pas tranché lors de l'inauguration et ce n'est que quelques semaines avant la reprise du championnat que le comité directeur de l'OM opte pour le départ du stade de l'Huveaune. Voir : Échinard P., « Le Stade Vélodrome », *Revue Marseille*, 251, 2016, p. 58-61.

accompagne en train l'équipe réserve à Gap, puis à Laragne (où le club local est présidé par un ancien olympien), lors du dimanche et du lundi de Pâques. Pique-nique, jeux et chants rythment le voyage, tandis que plusieurs moments conviviaux sont prévus autour des deux rencontres : apéritifs, dîners et bal. Le compte-rendu décrit en particulier les joies procurées par l'expérience de sociabilité supporteriste, par la découverte des paysages traversés et souligne comme ce voyage a contribué à entretenir l'attachement au club.

> C'est à regret que l'on se quitte car le déplacement a encore resserré les liens d'amitié qui existaient entre les olympiens qui y ont participé. Tous emportent un souvenir délicieux de la réception des sportsmen de Gap et de Laragne et sont heureux d'avoir pu faire connaître le football Marseillais dans cette région de la Provence en effectuant un modeste déplacement de propagande.[42]

On ne sait pas combien de voyageurs sont concernés par ce déplacement de 1922. Mais, douze ans plus tard, on constate que près de 1 500 supporters marseillais semblent se rendre à Villeurbanne pour la demi-finale de Coupe de France. En octobre 1934, 500 sont encore présents à Nîmes. En 1937, à l'occasion d'un match à Cannes, la presse en dénombre 2 000[43]. Il faut toutefois prendre ces estimations avec précaution, notamment parce qu'on ne sait rien de la manière dont les journalistes établissent ces chiffres. Reste que, même en tenant compte de cette prudence élémentaire, les déplacements de contingents de supporters semblent avérés, au moins pour les occasions les plus importantes.

Ce qui vaut pour Marseille vaut pour Nîmes. *Sporting Supporter* fait souvent le décompte de ses troupes lors des déplacements. Début 1934, les Nîmois sont près d'un millier lors d'un match à Montpellier. Si on considère la population de la ville, 93 000 habitants, il s'agit là d'une mobilisation notable. Quelques semaines plus tard d'ailleurs, les supporters sont quelques centaines à Marseille et à Antibes[44]. Lorsqu'il s'agit enfin de destinations plus lointaines, ils ne sont plus qu'une poignée aventureuse. En 1934, moins d'une dizaine de personnes se

[42] *Allez ! l'OM*, n°68, 21 avril 1922.
[43] Chiffres cités dans : Castagno G., *op. cit.*, 2012. Fondé sur le dépouillement d'articles de presse, cet ouvrage est une source sérieuse. Il est toutefois assez aisé de relever les évaluations approximatives des journalistes. Ainsi pour le match contre Nîmes, *L'Intransigeant* du 9 octobre 1934 évoque non pas 500 supporters marseillais (comme indiqué dans le livre), mais 1 500.
[44] *Sporting Supporter*, février et mars 1934.

rendent à Roubaix au stade de l'Excelsior. La même année, huit seulement rejoignent Turin pour y suivre un match comptant pour la Coupe du Monde[45].

La rareté de la possession d'une voiture personnelle (surtout dans les catégories populaires), le coût en général des déplacements, qui se font parfois en car, plus fréquemment en train, expliquent ce caractère finalement minoritaire, même si les sociétés de supporters sont justement créées pour limiter les frais grâce à des prix de groupe. Certains supporters rêvent pourtant de pouvoir se constituer en troupes beaucoup plus massives. En 1934, *Sporting Supporter* se risque ainsi à un récit d'anticipation très optimiste en décrivant de ce que serait un match à Nîmes en 1937. Il décrit l'armée en marche des supporters, portant les insignes du folklore local (les gardians notamment) et poursuit ainsi :

> Ils vont à la gare chercher les 50 000 visiteurs qui viennent par le rail au match de football de ce jour et qui seront rejoints par les 50 000 visiteurs qui s'y rendent par la route. Nos supporters sont les ambassadeurs de la Ville et de la région chargés de présenter les produits du terroir aux foules immenses, venues de la France entière et de l'étranger que l'attrait des matchs de football attire dans notre cité[46].

Pour le Sporting Club Nîmois, qui disparaît en 1937, ce type de prophétie est sans lendemain. Il reste que pour l'auteur de cette prédiction, l'idéal de masses sportives ordonnées, dont les supporters-représentants de l'identité locale seraient l'avant-garde organisatrice, est séduisant et paraît pouvoir devenir réalité.

Au-delà de ces fantasmes, tout laisse à penser que les supporters nîmois cherchent, à travers leur association, à créer des sociabilités entre égaux, à assurer une forme d'entre-soi fondé sur l'attachement au club, la convivialité. Rien ne le montre mieux là encore que les déplacements. Leurs recensions occupent une bonne partie des pages de *Sporting Supporter*. Ils constituent en effet un temps fort de la vie supporteriste : ils sont l'occasion à la fois de resserrer les liens d'interconnaissance, d'affirmer une identité collective et, plus simplement, de voyager. Le plus souvent, il s'agit de périples de moyenne distance, justifiés par le Championnat de France ou par une compétition régionale comme le Challenge de la Méditerranée, lequel réunit les principaux clubs du quart Sud-Est, soit Nîmes, Sète, Cannes, Antibes, Hyères, Alès et Nice. Dans les années 1930, c'est encore à cette échelle, que se construit une grande

[45] *Sporting Supporter*, mars et août 1934.
[46] « Un match de football en 1937 », *Sporting Supporter*, octobre 1934.

partie de la vie et de la rivalité des clubs – Marseille *vs* Sète, Nîmes *vs* Alès – et que s'éprouvent les expériences des supporters. Les déplacements vers Paris et le Nord constituent quant à eux des échappées tout à fait exceptionnelles.

Au printemps 1934, *Sporting Supporter* livre ainsi un long compte-rendu des pérégrinations de ses membres sur la Côte d'Azur, sous le titre « Les supporters à Antibes[47] ». L'article évoque le magnifique stade d'Antibes et le match bien sûr, même s'il se solde par une défaite nîmoise. Mais il s'attache bien davantage – un peu comme peuvent le faire aujourd'hui certains groupes de supporters dans leur fanzine[48] – sur les à-côtés du match, sur toutes les péripéties du voyage : le périple ferroviaire, le choix de l'hôtel, la balade le long de la mer et le retour des supportrices les bras chargées d'œillets, le déjeuner et le dîner enfin, tous deux accompagnés de chants et de copieuses libations. L'article fourmille de petites notes intelligibles pour les seuls initiés, qui peuvent ainsi se retrouver dans cette galerie de portraits.

> Dans le train, de gais propos s'échangent, le « divin chauve » va d'un compartiment à l'autre pour faire admirer son crane poli et luisant, dont les quelques rares cheveux, très, très rares, ont été soigneusement rassemblés sur le côté et qui lui donne un air vénérable. Les foulards blancs et rouges ornent le cou des supportrices et les pochettes sont arborées fièrement [...]. La petite Madame P. qui a fini son potage écoute bien sagement et paraît être ravie de sa première sortie avec nous [...]. Le retour dans le train sera encore plus gai qu'à l'aller. Pas moyen de dormir une seule minute. Un va et vient sans arrêt tout le long des couloirs et en tête de la troupe toujours El Gallo, vraiment infatigable qui, une bouteille à la main, offre le digestif à tout le monde[49].

Ici, bien plus que le résultat du match, c'est le voyage lui-même, vécu sur le mode d'une petite aventure, d'une distraction, d'un moyen d'explorer la région, qui constitue un plaisir, une découverte et qui contribue à renforcer les liens entre participants.

Pratiques dans les stades : les ambivalences de la figure du supporter

Mais l'expérience des supporters s'éprouve principalement dans les stades. Comment l'ont déjà montré les auteurs des précédents chapitres, la question du

[47] *Sporting Supporter*, mars 1934.
[48] Les journaux autoproduits aujourd'hui par certains groupes de supporters.
[49] *Sporting Supporter*, mars 1934.

comportement du public, et de ses éventuels débordements, est un sujet qui préoccupe dès cette période les dirigeants du football et les commentateurs de presse. Les stades du Sud-Est ne font pas exception, même s'il est difficile de mesurer à cet égard le poids d'une potentielle spécificité méridionale, qui n'apparaît guère qu'au détour de quelques commentaires journalistiques. En 1935, à la suite d'un incident lors d'un match OM-RC Paris (un spectateur a lancé une pierre sur l'arbitre, lequel a quitté le terrain pendant dix minutes), *Marseille-Matin* déplore déjà la réputation qui serait faite au public marseillais : « Marseille est, pour beaucoup, une ville barbare dans le stade de laquelle il ne fait pas bon s'égarer[50]. » Quelques semaines auparavant, après une rencontre Alès-OM, le comportement des supporters marseillais avait déjà été pointé par *L'Éclair* en ces termes : « Les supporters marseillais sont nombreux, ils se signalèrent tout au long de la partie par leur grossièreté. De tels individus si mal embouchés n'ont pas leur place sur un terrain de jeu[51]. »

Ce type de remarque emprunte manifestement à la réputation sulfureuse de la ville depuis la fin du XIX[e] siècle. Elle est depuis lors de plus en plus associée à la dangerosité, à la criminalité ou à la métaphore de la cité-mosaïque ouverte à tous les migrants et les étrangers[52]. Certains journalistes mettent en avant, pour leur part, une flamme particulière, imputée à l'exubérance du caractère méridional. En 1929, l'ex-footballeur Lucien Gamblin, qui fait une seconde carrière de reporter à *L'Auto*, évoque cette spécificité plus ou moins fantasmée.

> Les encouragements ou les cris et protestations adressés avec cet accent inimitable, que seuls possèdent les purs Marseillais, ne manquent pas d'avoir une saveur particulière pour nous pauvres Parisiens importés, perdus dans cette foule mouvante, captivée et combien partiale. Que notre public de la capitale est donc

[50] *Marseille-Matin*, 25 novembre 1935. Après ce match, la fédération prend des mesures et exige que les clubs cloisonnent les couloirs d'accès aux vestiaires et qu'ils fassent établir l'ordre par les gendarmes et les gardes mobiles. Il est aussi décidé que chaque délégué des deux équipes devra se tenir le plus près possible de l'arbitre pour le protéger si besoin était.

[51] *L'Éclair*, 30 septembre 1935.

[52] Montel L., « Marseille-Chicago : naissance d'une représentation », *Faire Savoirs, Sciences humaines et sociales en région PACA*, 11, n° spécial, 2014 « Délinquance, criminalité et banditisme dans la région marseillaise », p. 9-18. Regnard-Drouot C., 2009, *Marseille la violente. Criminalité, industrialisation et société (1851-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009. Sur les représentations de Marseille durant cette période, voir aussi le beau reportage d'Albert Londres : Londres A., *Marseille Porte du Sud*, Paris [1927], réédition Le Serpent à plumes, 2000.

> calme comparé à celui de Marseille, qui s'échauffe pour presque rien, qui critique avec flamme et se croit sincère lorsqu'il hurle sa joie ou son mécontentement[53].

Ce type de représentation rejaillit régulièrement, par exemple lors de la finale de Coupe de France 1938 opposant l'OM au FC Metz. À cette occasion, environ 800 supporters marseillais viennent à Paris, grâce à l'agence de voyage Duchemin-Exprinter, qui s'est chargée d'organiser le déplacement en train spécial pour la somme assez coquette de 245 francs[54]. Un journaliste du quotidien communiste *Ce soir* couvre l'arrivée des supporters en gare de Lyon. Il rapporte :

> Par centaines, je les ai vus débarquer ces supporters à l'accent. Et je vous jure qu'ils étaient reconnaissables… En groupes bruyants comme des Méridionaux qui se respectent, sans valises, le canotier ou le panama sur le coin de l'oreille, la paupière plissée par une nuit sans sommeil, l'œil brillant de fièvre, les vêtements froissés, ils se sont répandus le long des quais[55].

S'ébauche ici une définition du public marseillais, adossée aux stéréotypes bien ancrés des tempéraments régionaux et à l'opposition classique entre Nord et Sud[56]. Ce jeu des clichés ne paraît toutefois pas avoir encore la force qui sera la sienne quelques décennies plus tard, quand la télévision et les changements d'échelle que connaît le football vont accroître l'intensité de certaines oppositions, notamment celle de Paris et de Marseille, et la circulation des images et des représentations médiatiques attachées à certains clubs[57].

Ainsi, la manière de poser le public comme « problème » ne s'avère pas très différente de ce que l'on observe sur le plan national. Les désordres mis en avant par les journalistes à propos du public marseillais paraissent à peu près les mêmes que ceux qui sont évoqués pour d'autres stades[58]. Au Nord comme au

---

[53] *L'Auto*, 19 mars 1929.
[54] *Le Petit Parisien*, 5 mai 1938.
[55] *Ce soir*, 9 mai 1938.
[56] Voir notamment : Bourdieu P., « Le Nord et le Midi : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1980, p. 21-25.
[57] La grande popularité nationale dont jouit l'OM aujourd'hui tient certes aux succès des années 1980 et 1990, notamment le titre de champion d'Europe conquis en 1993. Mais c'est aussi parce que cette séquence glorieuse se construit au moment de l'exposition de plus en plus massive du football français à la télévision, dans une configuration spécifique qui est celle de l'exacerbation de la rivalité entre l'OM et le PSG, le club de la capitale. Parmi d'autres représentations (le cosmopolitisme), l'OM en est venu à symboliser le club de la province face à Paris, rejouant ainsi une opposition française profonde. Voir : Lestrelin L., *op. cit.*, 2010, p. 61-91.
[58] Sorez J., *op. cit.*, 2013, p. 319-337.

Sud, on observe et on déplore les envahissements du terrain et les mouvements de foule incontrôlés à l'entrée et à la sortie des enceintes, les railleries et les sifflets, les cris contre l'arbitre – le plus souvent –, parfois contre les joueurs du camp adverse et même contre les siens. *Le Radical-Sport* regrette ainsi en 1929 les « lazzis idiots des profanes » qui ont accompagné les débuts de trois joueurs de l'OM contre Sète[59]. Les rédacteurs du *Sporting Supporter* déplorent de la même façon les quolibets dont sont l'objet les joueurs nîmois de la part de leur propre public[60]. Les descriptions sont parfois beaucoup plus sévères, justifiant l'appel ou le rappel plus ou moins explicite aux codes moraux. Ainsi, en 1934, on lit dans *Le Petit Marseillais* :

> Il devient pénible d'assister à une partie de football à l'Huveaune. Il n'est plus permis à un véritable « sportif » d'y suivre avec intérêt l'exhibition de vingt-deux joueurs ; il est encore moins permis à un père de famille d'amener ses enfants en un lieu où les saletés de toutes espèces fusent à jeu continu à l'adresse de l'arbitre ou des équipes visiteuses[61].

Certains matchs sont d'ailleurs dès cette période perçus comme des enjeux en matière de maintien de l'ordre. Mais c'est la gestion et la régulation du public dans son ensemble – et non celles des supporters en particulier – qui sont mises en avant, qu'elles soient assurées par la police nationale ou par le club lui-même. Pour la rencontre de Coupe du Monde Italie-Norvège jouée en 1938 à Marseille – match il est vrai susceptible d'être périlleux étant donnée l'importance de la présence italienne dans la ville – un important dispositif policier est déployé : 550 gardiens de la paix sont mobilisés, placé sous le commandement de cinq officiers. Il s'agit, lit-on dans les archives du Commissariat Central de Marseille, de faire en sorte « d'empêcher les bousculades et le désordre devant les portillons et les guichets – Empêcher l'envahissement du stade[62] ». L'enjeu est donc de contrôler les flux des spectateurs mais aussi de prévenir les incidents dans les tribunes, de faire la chasse aux resquilleurs et d'éviter les accrocs susceptibles de heurter les partisans de l'Italie. Pas moins de cinq policiers sont ainsi mobilisés pour garder le drapeau italien et empêcher qu'il soit enlevé par un éventuel perturbateur.

---

[59] *Radical-Sport*, 7 octobre 1929.
[60] « Sportifs ! Ne criez pas sur les stades », *Sporting Supporter*, avril 1934.
[61] *Le Petit Marseillais*, 1er octobre 1934.
[62] Archives départementales des Bouches du Rhône, 4M2337, Commissariat Central de Marseille, Service d'ordre organisé à l'occasion du match de Coupe du monde de football Italie-Norvège, 5 juin 1938.

La gestion du public constitue donc, au moins pour certains matchs, une préoccupation sécuritaire et policière. Simultanément, elle suscite toute une série de discours à consonance moralisatrice, émanant des journalistes et de certains dirigeants du football, qui valorisent la civilité, la retenue, le fair-play. Ils promeuvent l'idée d'un public de bonne tenue et respectable[63]. Dans ce cadre, le supporter à proprement parler tient une place assez ambivalente, laquelle semble dépendre à la fois du cas envisagé et du locuteur.

Chez les observateurs situés hors du champ supporteriste, il arrive que le supporter soit décrit comme une figure plutôt négative qui, par effet de contamination, exacerbe les travers du spectateur normal. Au demeurant, on le trouve moins dangereux que ridicule. Sa frénésie et sa passion enfantine pour son club réveillent bien plus la stupéfaction, l'incompréhension que la condamnation. Témoins ces lignes parues dans *Les Sports du Sud-Est* en 1930, où le supporter est bien plus diablotin que diable.

> Dans la vie courante, un bon et brave garçon, calme, sérieux et rangé, doux comme un agneau. Mais le jour du match, le mouton devient enragé. Il mange mal et trop vite, pour arriver au stade à l'heure. Une mauvaise digestion le rend nerveux et irritable. Pendant la rencontre, ce n'est plus un homme, c'est comme un de ces diables, animés par un ressort à boudins, qui font la joie des enfants[64].

Évoquant le retour de l'OM, après sa victoire en Coupe de France en 1935, un journaliste de *Marseille-Matin* insiste lui aussi sur cette passion exacerbée, si déroutante pour le profane.

> La cohorte des supporters se "faisait la voix" pour tromper l'attente trop longue au gré de cette foule avide de voir passer les onze olympiens responsables de cette débauche de joie que constitue pour les sportifs la victoire de leur club favori. Il faut être pénétré de cette joie qui dégénère même chez certains en véritable fanatisme pour comprendre toute la portée de ces démonstrations par trop tapageuses au gré des gens pondérés… Il faut savoir que l'amour des couleurs olympiennes dévore le cœur de tous ces supporters pour expliquer leur frénésie[65].

---

[63] Fontaine M., « Histoire du foot-spectacle », *La Vie des idées*, mis en ligne le 11 juin 2010, http://www.laviedesidees.fr/Histoire-du-foot-spectacle.html

[64] *Les Sports du Sud-Est*, 4 septembre 1930.

[65] *Marseille-Matin*, 7 mai 1935.

Étant donné le faible degré d'institutionnalisation des supporters marseillais, on ne sait pas qui sont ces supporters, ni comment le journaliste les identifie. On peut imaginer qu'il se réfère aux rangs les plus enflammés du public, à ceux qui semblent le plus sujets aux débordements.

Le regard porté par les supporters sur eux-mêmes est évidemment d'une autre nature. L'organe des supporters nîmois livre ainsi un discours sensiblement différent, à la fois parce qu'il est plus intérieur et que, dans ce cas, le groupe, délimité de manière plus institutionnelle, obéit, on l'a vu, à une logique de distinction. Aussi le qualificatif de supporter n'est-il ici pas présenté comme ridicule ou excessif. De façon plus subtile, on définit la norme d'un « bon » supporterisme, laquelle permet de distinguer le supporter d'une part du spectateur néophyte, de l'autre des formes de violence et d'excès qui peuvent survenir dans les stades. L'agitation intime saisissant le supporter au moment du match est ainsi décrite positivement car elle prouve son implication dans le soutien au club. *Sporting Supporter* donne ici pour exemple une supportrice anonyme expliquant qu'elle éprouve le même trouble que ses homologues masculins.

> La confiance règne en mon cœur et à peine le coup d'envoi donné c'est une autre personne qui vit en moi. Je deviens nerveuse, irritable, enthousiaste ou morose, selon que la partie s'annonce favorable ou funeste[66].

Dans le monde des supporters nîmois, l'ardeur est donc valorisée. Mais elle ne justifie pas le débordement : les comportements considérés comme déviants sont stigmatisés et le journal recourt à différents faits divers locaux – une bagarre entre supporters dans un café, l'attitude peu amène de supporters à l'égard des joueurs du cru – ou nationaux ayant valeur de contre-modèles, de repoussoirs. Dans un autre registre, à l'automne 1934, les rédacteurs du *Sporting Supporter* s'indignent du manque de solidarité méridionale des supporters puisque, à l'occasion d'un match joué au stade de l'Huveaune entre un club parisien et le Sporting, les Marseillais ont préféré soutenir les Parisiens plutôt que les Nîmois. Cet épisode souligne deux choses : le refus des attitudes indignes et l'importance, alors, des rivalités inter-régionales et intra-régionales. L'article rapporte ironiquement qu'un des dirigeants de l'OM se vante à cette occasion : « On dit que le public Marseillais est considéré comme le deuxième public de France le

[66] « Ce que supportrice pense », *Sporting Supporter*, février 1934.

plus sportif et il n'aspire qu'à une chose, celle de devenir le premier ». Et l'article alors d'ajouter : « Qu'aurions-nous pris, si, contre le CAP (Club Athlétique de Paris, l'équipe parisienne visiteuse), nous avions eu à faire au dernier [67]! » *A contrario* un Nîmois en déplacement à Strasbourg fait l'éloge du sens de la discipline et de la hiérarchie du public alsacien et de sa sportivité à l'égard de l'arbitre[68]. Dans un long article publié lors de la Coupe du Monde de 1934, Emmanuel Gambardella fait quant à lui défiler des modèles, très stéréotypés, de supporters nationaux pour mieux valoriser la façon de faire des Français. Il évoque la manière allemande « bruyante, mais disciplinée et collective ». Il parle des cris perpétuels et qui donnent la migraine des tifosi italiens. Puis, il termine par un éloge du supporter hexagonal, à valeur de leçon pour les Nîmois :

> Lorsque je suis rentré d'Italie, j'ai trouvé notre foule infiniment plus calme, j'ai trouvé nos supporters plus mesurés, plus discrets. Et pourtant, ils faisaient autant de bruit qu'auparavant, mais comme ce bruit est relatif ! Nos supporters sont dans la bonne voie : qu'ils gardent la mesure et la dignité, ces deux vertus bien françaises. Que lorsque les joueurs qui leurs sont chers perdront, ils sachent rester calme dans la défaite. Les supporters calmes dans la défaite, ce sont les vrais sportifs[69].

On le voit donc, des regards extérieurs aux regards plus intérieurs – dont celui de Gambardella, qui est un avocat de la cause supporteriste – la figure du supporter charrie avec elles des représentations couvrant un éventail allant de l'excité des stades jusqu'au plus pacifique des spectateurs. Se succèdent donc ici des débats questionnant la passion individuelle et collective – acceptable, légitime dès lors qu'elle ne dépasse pas certaines bornes – et la recherche d'un modèle de bon comportement.

Ces prises de position attestent aussi qu'à cette date la figure du supporter est encore assez fuyante, mal définie. On en voudra pour preuve cet appel ambigu d'un journaliste de *Marseille-Matin*, en 1937 : tout en invitant à l'organisation des supporters marseillais, pour pousser l'équipe dans un championnat plus exigeant, il rejette les cris et les vociférations des plus frénétiques des partisans de sport.

---

[67] *Sporting Supporter*, janvier 1934.
[68] « Le RC Strasbourg et son public vu par un supporter nîmois », *Sporting Supporter*, novembre-décembre 1934.
[69] E. Gambardella, « Supporters d'ailleurs », *Sporting Supporter*, octobre 1934.

> On peut se demander, en effet, si la plupart des fervents du football et des habitués du stade Bouisson en particulier, n'envisagent pas l'épithète de « supporter » comme une tare réelle qui vicie ceux auxquels elle s'applique, qui les fait montrer du doigt et les couvre souvent de ridicule. [70]

Pour autant, il appelle bien à une nouvelle dynamique : « Il faut donc que l'OM ait ses supporters, de très nombreux supporters, des supporters intelligents et impartiaux. »

Conclusion : l'émergence d'un supportérisme singulier ?

Dans les années 1930, le Sporting Club de Nîmes et l'OM sont deux formations suivies par un public régulier dans leurs stades respectifs et par des cohortes de passionnés à l'occasion des rencontres qu'ils jouent hors de leurs bases.

Si cependant cette décennie se solde par l'abandon du professionnalisme pour les Nîmois, elle permet au contraire à l'équipe marseillaise d'asseoir sa réputation à l'échelle nationale. Ajoutée à d'autres histoires footballistiques méridionales notoires, comme celle de Sète, elle aide le public à placer les clubs du Midi sur la carte du football français. La presse associe l'OM à un club prestigieux, « l'une des équipes vedettes de France », lié à « l'histoire du football » et au « palmarès magnifique[71]». Un certain nombre de représentations – elles se révéleront durables – semblent alors se fixer, en particulier l'idée d'une relation supposément singulière (à l'échelle du pays) entre la ville de Marseille, les Marseillais et leur équipe phare. Dans son édition du 5 mai 1938, le journal *Paris-Soir* consacre un long reportage à la finale de la Coupe de France et envoie à Marseille un journaliste pour décrire l'ambiance sur place. « Tout Marseille en parle », « la semaine de la Coupe, c'est ici la semaine de la fièvre » s'affichent en gros titres. Marseillais d'origine, le reporter compare ce qu'il observe dans la ville avec ce qu'il a connu enfant, la rivalité entre le Stade Helvétique et l'OM des années 1910 notamment, et il précise : « Mais il me semble que je n'ai jamais connu la même fièvre, la même atmosphère tourmentée que cette fois-ci[72] ». Et de citer le soutien des artistes et célébrités de Marseille, Fernandel, Raimu,

[70] *Marseille-Matin*, 26 juin 1937.
[71] Respectivement : *L'Éclair*, 3 octobre 1934 ; *Ce soir*, 16 octobre 1938 ; *Le Petit Parisien*, 5 mai 1938.
[72] *Paris-Soir*, 5 mai 1938

Scotto, Alibert, Berval, Doumel, comme des personnalités politiques locales, telles le maire Henri Tasso.

Ce qui se joue autour du football à Marseille et à Nîmes à cette époque n'a pourtant rien de si singulier, mais illustre plutôt un mouvement général, celui de l'implantation du professionnalisme, encore tout relatif et drainant avec lui son lot de difficultés économiques pour les clubs, qui s'accompagne d'une lente transformation des modes de soutien. Les cas nîmois et marseillais témoignent bien, chacun à leur manière, de cette transformation. Si, dans les deux cas, on observe une montée en puissance du rôle et de la visibilité des supporters, celle-ci se traduit de manière un peu différente. Pour Nîmes, cela aboutit à une société organisée, très proche encore des dirigeants du club et très mêlée en général aux élites locales. Elle reflète certaines des dimensions du supporterisme de l'époque, au moins dans sa partie élitiste : le goût des déplacements et des voyages, l'amour du football comme nouveau support de l'identité locale, la volonté enfin d'affirmer à la fois la légitimité et d'une certaine manière la respectabilité de la figure du supporter. À Marseille, si les supporters sont vraisemblablement déjà beaucoup plus nombreux, plus mêlés socialement, ils ne parviennent pas à se structurer de manière durable, peut-être en raison justement de la difficulté à trouver, à cette date, la forme adéquate pour organiser un supporterisme plus massif et plus populaire. En revanche, leur participation au spectacle contribue à dessiner à petites touches l'image singulière de l'OM, comme elle révèle les questions, voire les craintes que suscite ce nouveau supporterisme.

Les années 1930 semblent ainsi constituer en France une période charnière en matière de supportérisme à plusieurs titres. Ce sont celles de la structuration, encore précaire certes, des sociétés de supporters. Elles annoncent toutefois la stabilisation de cette forme nouvelle de collectifs dans l'environnement des équipes, sur tout le territoire. Ce sont celles aussi de la définition de la figure du supporter, avec ses pratiques et comportements qui attirent l'œil des commentateurs. À l'heure à la fois de la hausse du niveau d'exigence des joutes sportives, de l'accroissement des enjeux financiers, mais aussi de l'afflux du public dans les enceintes françaises, ce sont enfin celles d'un glissement progressif de sens et d'usage du terme de supporter, sans doute aussi d'une ouverture des stades à une plus grande diversité sociale. La partisanerie et l'impératif de la victoire tendent à prendre le pas sur l'éthique de comportement, le fair-play et la morale sportive. En somme, les années 1930 sont peut-être une décennie de chevauchement entre deux modèles, deux façons d'être supporter

qu'incarnent d'une certaine manière Nîmes et Marseille : d'un côté la forme héritée de l'élitisme des débuts du football, qui est encore présente et prégnante, de l'autre son pendant moderne, celui de la popularisation du spectacle, dans tous les sens du terme. Le déclin de Nîmes et la montée en puissance de Marseille prouvent que la première forme perd peu à peu de son évidence, alors que la seconde charrie avec elle les prémices d'un modèle supporteriste, qui s'épanouira dans les décennies qui suivent.